



En 1895, 35 personnes assister

Ce 28 décembre, ils ne sont qu'une poignée à assister à la projection de dix films de 2 minutes chacun. Mais dès le lendemain, ils sont des milliers à se presser dans le

la nais sance d

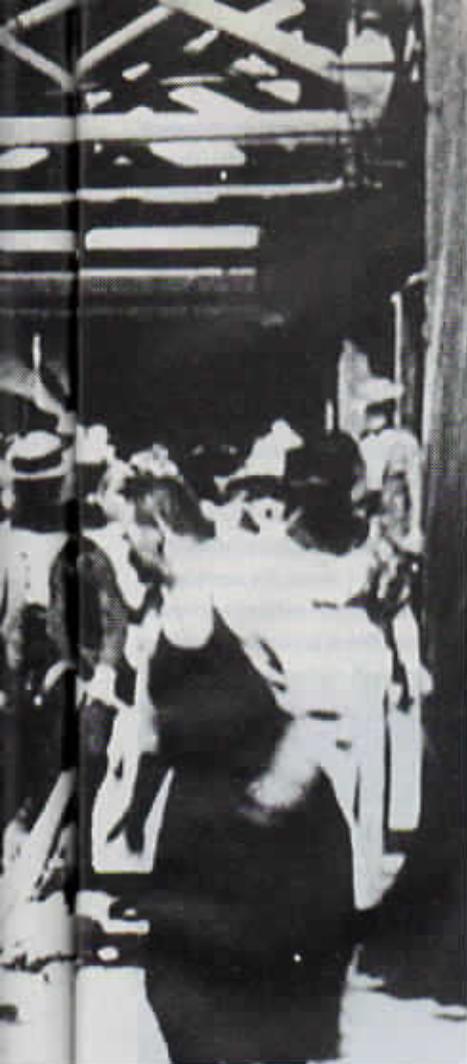
Salon indien du Grand

Paris, année 1900... L'Exposition universelle draine vers la capitale des millions de visiteurs qui saluent la naissance du XX^e siècle. Tandis qu'ils parcourent l'immense kermesse qui s'étend des Invalides au Trocadéro, à chaque pas, un spectacle nouveau provoque leur admi-

ration. Mais l'attraction qui les attire et les étonne le plus, le « clou » de l'Exposition, c'est incontestablement cette invention fabuleuse qui restitue l'image de la vie: le cinématographe. Pour satisfaire la curiosité générale, les organisateurs ont multiplié les écrans qui repro-

duisent les paysages et les coutumes des pays représentés dans la fameuse rue des Nations. Au centre de la galerie des Machines, un écran géant a été disposé, permettant à 25 000 personnes de contempler en même temps les projections. On a même planté un

autre écran géant sous la tour Eiffel, mais le vent a fait tourner l'expérience à la catastrophe et elle a été abandonnée. Mais qu'importe, le cinématographe est lancé. La belle aventure avait commencé quelques années plus tôt, dans le sous-sol du Grand Café, boulevard



des Capucines, tout près de l'Opéra, le 28 décembre 1895. Ce jour-là, une enseigne, sur la devanture, affiche, en gros caractères, « Cinématographe Lumière ». En vérité, les badauds qui flânent sur les boulevards, en cette semaine de fête, semblent davantage attirés par les baraques foraines. Ce 28 décembre, ils ne seront que trente-cinq à risquer une pièce d'un franc, montant du droit d'entrée. Si bien que le directeur de l'établissement, M. Volpini, se félicite d'avoir refusé le pourcentage sur les recettes qui lui était proposé, et d'avoir exigé 30 francs par jour pour la location du Salon indien, la salle où se déroulent les projections. Le brave Volpini devait s'en mordre les doigts, car très vite plus de mille cinq cents postulants forment chaque jour, devant le Grand Café, de longues files d'attente qui s'étendent jusqu'à la rue Caumartin. Que s'est-il donc passé dans ce Salon indien pour justifier pareil succès? Les rares spectateurs, qui y ont pénétré lors de la première séance, sont convaincus qu'ils vont

un écran blanc les mots « Cinématographe Lumière », auxquels succède ce titre « La Sortie des usines Lumière ». Le spectacle s'annonce mal, car les mots sur l'écran tremblotent à qui mieux mieux et l'assistance regrette déjà de s'être « laissé avoir ». Mais voici que soudain apparaissent sur le seuil d'une usine des groupes de femmes, et ces femmes, au lieu de demeurer immobiles, commencent à bouger, à marcher! Elles se rapprochent, elles se mettent à grandir, elles s'avancent vers le public, le sourire aux lèvres, elles « vivent »... Dans la salle, l'incrédulité, la stupéfac-

Le premier appareil de prise de vues (ci-dessous) avec lequel les frères Louis et Auguste Lumière filmèrent « La Sortie des usines Lumière » (à gauche) en 1895.



s assistent à s sance du 7^e Art

Salon indien du Grand Café, à Paris.

autre écran géant sous la tour Eiffel, mais le vent a fait tourner l'expérience à la catastrophe et elle a été abandonnée. Mais qu'importe: le cinématographe est lancé.

La belle aventure avait commencé quelques années plus tôt, dans le sous-sol du Grand Café, boulevard

assister à l'une de ces séances de lanterne magique comme il y en a tant à l'époque. Effectivement, à peine installé dans une salle, qui évoque celle d'un petit théâtre, le public est plongé dans l'obscurité, tandis que derrière lui un rayon lumineux projette sur

tion ont succédé au scepticisme des premiers instants. La lumière se rallume... Pas encore revenus de ce qu'ils viennent de voir, les spectateurs se regardent comme si chacun demandait à l'autre s'il n'a pas rêvé. Cependant, la lumière à nouveau s'éteint: cette fois, c'est un train qui surgit de l'écran; il roule à grande vitesse, il se dirige droit sur la salle, prêt, semble-t-il, à tout broyer sur son passage... L'impression est tellement saisissante qu'instinctivement les spectateurs du premier rang se lèvent de leurs sièges pour s'enfuir...

Pendant vingt minutes, les films vont se succéder, dix en tout, chacun, d'une longueur de seize mètres, dure deux minutes. Quand le programme est terminé, l'opérateur observe une pose de dix minutes... afin de laisser reposer sa main engourdie par la manivelle de l'appareil qu'il a actionnée durant toute la séance. Afin aussi de laisser sortir le public et d'en accueillir une nouvelle fournée. Et il n'est pas rare

que ceux qui ont assisté à une séance reviennent une ou deux heures plus tard accompagnés d'amis auxquels ils veulent faire partager leur découverte.

Réalisé par Louis Lumière en 1895, *L'Arroseur arrosé* met en scène le premier gag du cinéma. Le public est très vite sous le charme.

Le succès du cinématographe débutant sera donc dû d'abord au bouche à oreille: la presse, dans son ensemble, ayant scrupuleusement ignoré l'invention. Seul écho dans les journaux, un bref compte rendu dans *Le Radical* du 30 décembre, le premier des dizaines de millions d'articles qui seront consacrés au cinéma: « Une nouvelle invention qui est certainement une des choses les plus curieuses de notre époque a été produite hier

soir 14 boulevard des Capucines, écrivait le journaliste. Il s'agit de la reproduction, par projections, de scènes vécues et photographiées [...]. Quelle que soit la scène ainsi prise et si grand que soit le nombre des personnes ainsi surprises dans les actes de leur vie, vous les revoyez en grandeur naturelle [...]. À signaler spécialement la sortie de tout le personnel des ateliers où a été inventé le nouvel appareil, auquel on a donné le nom un peu rébarbatif de cinématographe. » Qui sont justement les inventeurs de ce « cinématographe » ? Deux jeunes chercheurs lyonnais, les



frères Louis et Auguste Lumière. Jusqu'alors, ils se sont intéressés à l'industrie photographique et lui ont fait accomplir de sensibles progrès, notamment en inventant un procédé de photographie en couleurs. Leur père, Antoine Lumière, fondateur de l'usine, leur apporte une aide précieuse. Depuis de nombreuses années, les frères Lumière, comme d'autres chercheurs en France et à l'étranger, poursuivaient la mise au point d'un sys-

tème de photographies animées. Au mois de décembre 1894, ils ont atteint leur but et le premier brevet est pris le 13 février 1895. Quelques semaines plus tard, devant les membres de la Société d'encouragement à l'industrie nationale, réunis par l'astronome Mascart, président de l'Académie des sciences, Louis Lumière présente *La Sortie des ouvrières de l'usine Lumière*. Au mois de juin, nouvelle projection, cette fois à Lyon, lors du congrès des Sociétés photographiques de France. Le succès est tel, de même que celui rencontré le 16 novembre à la Sorbonne, à l'oc-

MUSEUM/AGF/DEWITT

Cependant, représentat cembre, An ment Mauri devant que gramme, os ront projet *L'Arroseur* considéré œuvre ciné pour aussi mettait en séance alla rait le créa nous le cor Lors de ce ceptionnel



AGF/DEWITT

salle un p noire qui, a déjà exé vités. Né sée; Geor contenter brique de mais les f sur son b dons mul Dessinate séduit pa qu'il a tou

Cependant, la veille de la première représentation publique, le 27 décembre, Antoine Lumière et Clément Maurice donnent une séance devant quelques invités. Au programme, outre les bandes qui seront projetées le lendemain, figure *L'Arroseur arrosé*, qu'on peut considérer comme la première œuvre cinématographique, puisque pour aussi simplette qu'elle fût, elle mettait en scène une histoire; la séance allait inspirer celui qui serait le créateur du cinéma tel que nous le connaissons.

Lors de cette représentation exceptionnelle, il y a en effet dans la

tuouse, au point de prendre la direction du théâtre Robert-Houdin où il présente chaque soir un numéro de prestidigitation. Il organise aussi des séances de lanterne magique où il mêle certains de ses «trucs». Ce goût du visuel l'a conduit à s'intéresser à la photographie; c'est ainsi qu'il a fait la connaissance d'Antoine Lumière et que celui-ci l'a invité à venir voir le cinématographe de ses fils. Quelques quarante années plus tard, Georges Méliès se souvenait encore des circonstances

À sa femme, qui l'accompagne, il ne cesse de répéter: «Voilà mon affaire, un truc extraordinaire!» Dès la projection terminée, Méliès se précipite sur le père Lumière: «Je faisais des offres à M. Antoine Lumière pour l'achat de son appareil pour mon théâtre. Il refusa. J'avais pourtant été jusqu'à dix mille francs!» Et comme le jeune homme insiste, Antoine Lumière lui déclare en sou-

Le père Lumière lance à Georges Méliès: "Cette invention n'a aucun avenir commercial"



Georges Méliès (à gauche, sur la photo) en plein tournage. Influencé par sa formation de prestidigitateur, il exploite très vite le créneau en devenant l'initiateur des premiers effets spéciaux. En 1897, il crée son propre studio à Montreuil-sous-Bois. Il réalisa plus de 500 films. Un prix récompensant le meilleur film français porte son nom.

salle un petit homme à la barbe noire qui, bien que jeune encore, a déjà exercé de nombreuses activités. Né au sein d'une famille aisée, Georges Méliès aurait pu se contenter de diriger la prospère fabrique de chaussures paternelle, mais les fées, qui se sont penchées sur son berceau, y ont semé des dons multiples.

Dessinateur humoristique, il a été séduit par l'art des illusionnistes qu'il a tout de suite pratiqué en vir-

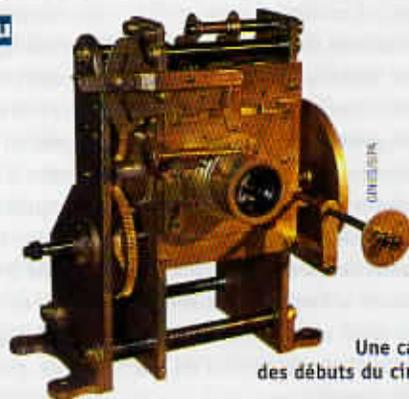
qui avaient bouleversé son destin: «Je rencontrai M. Lumière dans l'escalier du théâtre Robert-Houdin, racontait-il. Il me dit: "Dites donc, Méliès, vous qui avez l'habitude dans vos trucs d'étonner votre public, je serais bien heureux de vous faire venir ce soir au Grand Café [...]. Vous allez voir quelque chose qui peut-être vous épatera."»

Effectivement, à peine les premières images apparaissent-elles sur l'écran que Méliès s'agit sur son fauteuil.

riant: «Cette invention n'est pas à vendre et d'ailleurs, mon cher ami, vous pouvez m'en remercier car pour vous elle serait la ruine. Elle peut être exploitée quelque temps comme une curiosité scientifique, mais en dehors de cela, elle n'a aucun avenir commercial.» Le père Lumière est sincère. Il fera la même réflexion à Félix Mesguiche, qu'il engage comme opérateur et qui sera le premier opérateur d'actualités de l'histoire du cinéma: **► p. 68**

Technique *Un siècle de perfectionnements*

Point de rencontre entre **par Guillaume Bouchateau** l'industriel et l'artistique, le cinéma est certainement l'art qui a le plus bénéficié des progrès de la technologie. Et paradoxalement, cette « usine à rêve » a toujours cherché à tendre vers un réalisme accru.



Une caméra des débuts du cinéma.

En 1891, Edison lance le Kinétoscope: des images animées sont pour la première fois impressionnées sur pellicule, et on les visionne à travers une paire de jumelles. Quatre ans plus tard, les frères Lumière inventent un appareil capable à la fois d'enregistrer, de projeter et de tirer des films. Le succès de leur cinématographe est foudroyant.

LA PELLICULE.

Avec la généralisation des appareils Lumière, l'uniformisation des types de pellicule devient nécessaire. C'est ainsi qu'en 1909, le format 35 mm à doubles perforations, inventé par Edison, est adopté par l'ensemble de la profession. C'est encore le standard actuel. Mais le problème majeur des premiers films venait du support, en nitrate, un matériau très inflammable. En projection, la moindre cassure pouvait être fatale. Le Celluloïd remplacera peu à peu les films nitrates, définitivement interdits en France en 1961.

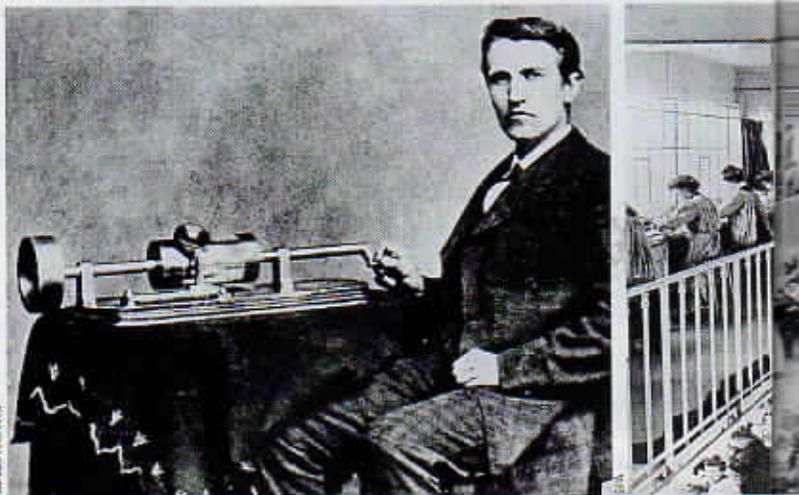
LA COULEUR.

Dès 1898, Louis Lumière invente un principe de couleurs par pochoir, très réussi. Mais la première pellicule couleur est mise au point en 1915: c'est le procédé Kodachrome. Puis c'est au tour du Technicolor de se développer avec, en 1917, *The Gulf Between*, le premier long métrage réalisé avec cette technique. D'abord bichrome, le Tech-

nicolor deviendra trichrome en 1932. Ce procédé sera amélioré en 1941 avec l'AgfaColor puis, en 1952, avec l'EastmanColor, le procédé actuel du film couleur.

LE SON.

La course au parlant a commencé très tôt dans l'histoire du cinéma. Dès 1902, Léon Gaumont présente un



Touche-à-tout de la technique, Thomas Edison (ci-dessus) est l'inventeur de la première caméra, le Kinetograph, et du premier appareil de projection, le Kinétoscope. Mais le film ne peut être vu que par un seul spectateur. L'Américain ne croyait d'ailleurs pas à son invention. Il sera doublé par les frères Lumière.

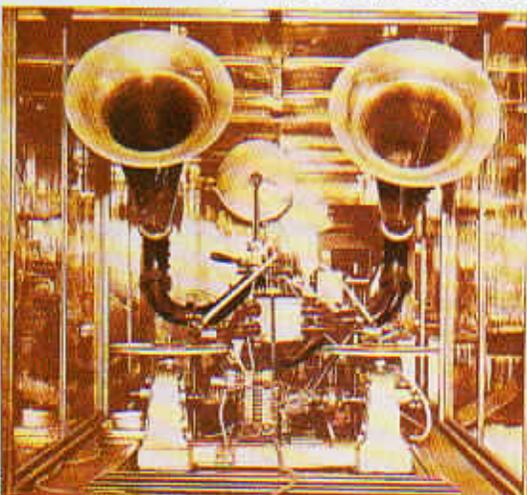
Portrait parlant qui anticipe sur le Vitaphone (où un disque en cire est synchronisé au film), qui sera employé, en 1927, pour *Le Chanteur de jazz*, premier film réellement parlant de l'histoire. En 1928, avec *Hallelujah* de King Vidor, le son est pour la première fois

enregistré directement sur la pellicule. 1931 voit naître le premier enregistreur à bande magnétique, le Magnetophon. Peu à peu ce support va se généraliser. Nouvelle étape en 1951, avec le Nagra I, premier magnétophone portable haute fidélité. Sept ans plus tard, son successeur le Nagra III sera adopté par tous les ingénieurs du son.

LES CAMÉRAS.

La généralisation de l'utilisation de l'électricité au début des années 20 a obligé les opérateurs à travailler en lumière artificielle dans des studios. L'arrivée du son, quelques années plus tard, n'a rien arrangé. Les caméras (très bruyantes à l'époque) étaient enfermées dans des caissons insonorisés, ce qui rendait tout mouvement de l'appareil presque impossible. En 1946, le développement de caméras 16 mm, puis

Dès 1909, le cinéma prend des couleurs. Dans les ateliers de Pathé, de petites mains colorisent une à une les images à l'aide de pochoirs (ci-dessous). Gaumont, lui, se penchera sur le problème de la sonorisation des films (à droite).



35 mm plus légères et silencieuses (la Caméflex d'Éclair, l'Arriflex) va rendre leur mobilité aux opérateurs et aux comédiens. Au même moment, l'arrivée des caméras 16 mm légères à son synchrone vont permettre le développement du cinéma direct et de la Nouvelle Vague.

LA PROJECTION.

Dès 1900, des projections Lumière ont lieu sur un écran géant de 21 mètres sur 16. La même année, la première projection à 360° est présentée à l'Exposi-

tion universelle. Au début des années 30 puis, dans les années 50, différents formats larges vont se développer. En 1953, *La Tunique* d'Henri Koster est le premier film tourné en Cinemascope, procédé employé de nos jours par les trois quarts de la production américaine. Le son suit également cette tendance : en 1941, Disney met au point pour *Fantasia* le premier système de diffusion multipistes qui permet au son de venir des quatre coins de la salle et non plus exclusivement de l'écran. En 1977, *La Guerre des étoiles* sera le premier film en Dolby Stéréo, procédé qui combine réducteur de bruit de fond et spatialisation du son.

L'AVENIR.

Il est placé sous le signe de la révolution numérique tant pour le son que pour l'image. Dès 1985, le DAT, magnétophone numérique portable, apparaît sur les plateaux. Au début des années 90, différents procédés (THX, DTS, Dolby Digital), diffusent dans les salles un son numérique sur plusieurs canaux.

grâce à un disque compact (CD) synchronisé au film. Depuis 1985, les ordinateurs remplacent peu à peu les tables de montage traditionnelles, et servent aujourd'hui à réaliser des effets spéciaux en créant des images de synthèse. Leur capacité à créer des images de plus en plus réalistes laisse supposer qu'au prochain siècle, on aura remplacé définitivement la pellicule par un disque dur, comme pour les ordinateurs.

GUILLAUME BOUCHATEAU

Guillaume Bouchateau est ingénieur du son, ancien élève de la Fémis, la Fondation européenne des métiers de l'image et du son.